

## LA CARICATURE APOLOGÉTIQUE DANS LE BOUDDHISME CONTEMPORAIN EN THAÏLANDE

Louis GABAUDE

Quand j'ai lu l'annonce de cette conférence sur caricatures et religion, j'ai eu l'impression qu'une évidence ou une pétition de principe en émanait, à savoir que les caricatures de la religion ne peuvent être produites que par des adversaires de cette religion. Ceci est explicable par l'histoire de la caricature religieuse en Europe où, comme on le sait, la modernité et l'esprit critique qui la caractérisent se sont le plus souvent construits contre l'autorité religieuse, ici chrétienne, et principalement catholique. Comme le condense une caricature célèbre, les religieux chrétiens sont des « éteignoirs » de science, de progrès, d'avenir<sup>1</sup>. Par définition, pour ainsi dire, la caricature religieuse ne peut être qu'anticléricale, la satire ne peut qu'être adressée à l'autre, à l'Adversaire, à l'Infâme de Voltaire.

Dans ce concert à l'unisson, il m'a semblé amusant, et peut-être utile, de faire entendre une voix discordante selon laquelle il peut y avoir une caricature « religieuse » qui ridiculise effectivement une religion donnée, mais au nom même de cette religion, non pour la pourfendre mais pour la défendre, non pour la déshonorer mais pour sauver son honneur.

---

<sup>1</sup> Cf. La « Famille des Eteignoirs », qui vise les jésuites, reproduite dans Guillaume Doizy & Jean-Bernard Lalaux, *A bas la calotte*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Editions Alternatives, 2005, p. 15.



Fig. 1 : Nop, « Yantra », *Bangkok Post*, 24 février 1995.

Ainsi, un bonze, après être passé pour un maître spirituel, est-il ainsi transformé en vautour dévorant le bouddhisme thaï tandis que ses dévots persistent à l'aimer. La caricature pointe et ridiculise en noir les abus, les déformations, les hypocrisies, mais pour mieux révéler en filigrane la « vraie » religion trahie ou dévorée par ses prétendus gardiens. Cette caricature reste certes une critique, mais une critique interne. Elle diabolise joyeusement un démon qui lui paraît d'autant plus objectivable qu'il fait partie du sujet même, et d'autant plus exorcisable qu'il est intérieur. Elle semble manichéenne dans le trait, mais se veut empathique dans le traitement. Elle satirise, mais d'une satire que je considère et définis paradoxalement comme « apologétique ».

Dans le contexte actuel européen où les études sur la caricature du bouddhisme brillent par leur absence, où les bouddhistes en général ne produisent le plus souvent que des dessins d'humour gentil sinon benêt, où, en Thaïlande même, la caricature du bouddhisme n'est pas encore objectivée comme telle, je crois bon de signaler que, au moins dans ce pays-là, certains bouddhistes sont capables de générer une satire parfois féroce d'eux-mêmes, mais afin de défendre leurs convictions religieuses et d'écrire, à leur façon, une apologie illustrée du Bouddha.

Comment cette union de la satire et de l'apologie qui semble contre nature en Occident est-elle possible en Thaïlande ? C'est ce que je voudrais tenter d'expliquer sommairement avant d'en donner quelques exemples limités.

Je montrerai d'abord qu'il y a bien un fondement à la critique dans le bouddhisme originel. Je rappellerai ensuite que cette mission dénonciatrice a

été poursuivie dans l'histoire de la Thaïlande. Enfin, je donnerai quelques thèmes exploités par les dessins d'humour et les caricatures religieuses des années récentes.

## **Le fondement de la critique dans le bouddhisme originel**

### **Une charte originelle de la libre pensée**

Qu'il soit « interdit d'interdire », comme le voulut la vulgate de Mai 68, le Bouddha l'avait dit ou presque quand il avait proclamé ce que je me permettrai d'appeler son « Décalogue de la libre pensée ». La différence avec le slogan de Mai 68 – et elle est significative de l'approche bouddhiste de la gestion de la vie –, c'est que le Bouddha ne demande pas qu'on interdise de lui interdire quelque chose, il affirme que chacun doit s'interdire de croire aux injonctions idéologiques d'autrui ! Autrement dit, l'injonction devient une exigence qui ne porte pas sur les autres, mais sur soi-même. Malgré cette différence de taille, ce décalogue peut quand même être considéré comme objectivement subversif par rapport à tout discours directif, depuis celui de la rumeur jusqu'à celui du maître spirituel, puisqu'il invite à ne pas se laisser guider : 1) par des rapports ; 2) par une tradition religieuse ; 3) par ce qu'on a entendu dire ; 4) par l'autorité des textes religieux ; 5) par la simple logique ; 6) par les allégations ; 7) par les apparences ; 8) par la spéculation sur des opinions ; 9) par des vraisemblances probables ; 10) par le respect pour son maître spirituel.<sup>2</sup>

Que cette charte de la libre pensée ne soit pas autant mise en pratique par le bouddhisme que ses apologètes le prétendent n'empêche pas qu'elle remonte à ses origines et peut donc être mise en avant par les bouddhistes irrévérencieux.

### **La dénonciation des imperfections formelles des moines**

Dès l'origine, contrairement au christianisme, le bouddhisme fut un mouvement de religieux, de gens qui décidaient volontairement de régir leur quotidien selon des règles de vie précises et formelles. Il est une orthopraxie plus qu'une orthodoxie.

---

<sup>2</sup> J'emprunte la traduction des termes de ce « décalogue » à Mohan Wijayaratna, *Sermons du Bouddha*, Paris, Cerf, 1988, p. 26.

Les 227 règles des moines bouddhistes thaïs n'ont certes pas toutes la même importance. La plupart portent sur des points plus ou moins véniels. Quatre seulement entraînent une sanction « mortelle » et elles induisent l'expulsion du coupable hors de la communauté. Elles concernent : 1) la relation sexuelle avec pénétration ; 2) le vol ; 3) le meurtre ; 4) la prétention à posséder des pouvoirs surnaturels.<sup>3</sup>

Dès l'époque du Bouddha, la dénonciation des manquements aux règles par les membres des communautés monastiques bouddhistes était assurée non seulement par les moines eux-mêmes, mais aussi par les fidèles ou les adversaires qui ne rataient pas une occasion de signaler au Maître les comportements aberrants de tel ou tel disciple. Plus tard, en Inde, au Sri Lanka et en Asie du Sud-Est, cette surveillance de la communauté des religieux bouddhistes fut aussi assurée par les rois bouddhistes qui, pour les plus zélés, s'arrogeaient parfois le droit d'imposer des exclusions.

En Thaïlande, cette version asiatique et bouddhiste du trône et de l'autel a été déstabilisée en 1932 lorsque la monarchie absolue y fut abolie : l'autorité civile « démocratique », plombée par le respect attendu des droits de l'homme, n'a plus aujourd'hui l'autorité ou le prestige suffisants pour régir et sévir rapidement et abruptement.

Sur ce fond traditionnel qui encourage la dénonciation des bonzes coupables, la sévérité dont font preuve les caricaturistes thaïs d'aujourd'hui à l'encontre des bonzes coupables, peut être attribuée à deux raisons plus conjoncturelles.

En premier lieu, contrairement à ce qui se produit au Sri Lanka et même en Birmanie, les bonzes de Thaïlande peuvent défroquer volontairement n'importe quand, sans risquer de perdre la face. Du point de vue des laïcs thaïs, les bonzes n'ont donc aucune excuse de ne pas obéir normalement à la règle. Ils auraient pu et auraient dû quitter l'habit avant de commettre des actes incompatibles avec le port du froc.

En second lieu, paradoxalement, le transfert de beaucoup de services socio-culturels des mains des bonzes à la société civile ramène au premier plan leur fonction spirituelle. Ayant perdu nombre de ses rôles profanes, l'institution des moines bouddhistes (*sangha*) n'a que l'excellence spirituelle pour se justifier, surtout aux yeux des intellectuels urbains. C'est à partir de cette

---

<sup>3</sup> Mohan Wijayaratana, *Le moine bouddhiste selon les textes du Theravâda*. Paris, Cerf, 1983, p. 155-157.

situation nouvelle que les humoristes peuvent d'autant mieux poser leurs exigences, ou plutôt celles du Bouddha lui-même.

Les médias et, parmi eux les caricaturistes, assurent donc actuellement une fonction traditionnelle tombée en déshérence, celle de la dénonciation, surtout celle des quatre fautes « mortelles » qui entraînent l'exclusion immédiate de la communauté monastique.

### **La satire des religieux dans l'histoire de la Thaïlande**

La tradition religieuse bouddhiste en général encourageait donc la dénonciation des turpitudes monastiques, mais avec sérieux, non par simple goût de la moquerie ou de la satire. Qu'en a-t-il été, en Thaïlande, de la société civile ?

#### **Pouvoir politique et dénonciation des moines fautifs**

Au cours de son histoire, la Thaïlande a connu deux types de régimes : la monarchie dite « absolue » jusqu'en 1932, et la monarchie dite « parlementaire » depuis 1932, souvent assaisonnée à la sauce militaire.

Par nature, comme ailleurs, les monarchies absolues d'Asie du Sud-Est n'appréciaient guère la contestation, ni politique, ni religieuse. Au cours de leur histoire, elles se sont naturellement efforcées de juguler les irrédentismes. Pour légitimer et conforter leur propre pouvoir, elles ont donc toujours instrumentalisé le bouddhisme, le domestiquant sous couvert de purification et de protection. Dans les mémoires, les grands rois bouddhistes sont ceux qui ont encouragé la dénonciation des « mauvais » bonzes, les ont forcés à défroquer.

Si l'on ne peut pas dire que les laïcs et les religieux d'un côté, puis le pouvoir royal de l'autre, avaient pour mission de caricaturer les bonzes, on doit admettre qu'ils avaient pour rôle de dénoncer leurs manquements et leurs turpitudes. Les exemples abondent dans le Canon bouddhique lui-même. C'est sur cette tradition dénonciatrice que s'appuient explicitement certains mouvements réformistes d'aujourd'hui, et implicitement les médias contemporains dont les caricaturistes sont le blason. Ils réagissent aux vacances de l'accusation : celle des religieux qui n'osent plus se dénoncer ; celle des dévôts, aveugles sur les frasques de leurs idoles ; celle du pouvoir politique,

baillonné par les intérêts contradictoires du droit et du clientélisme. La nouveauté, c'est que la presse assaisonne ce rôle accusateur traditionnellement « sérieux » et grave à un mode également traditionnel et qu'on pourrait croire exclusivement profane, celui du comique.

## Littérature, comique et bouddhisme

Si le rire est déconseillé par la règle des bonzes, il a sa place dans la littérature orale et écrite thaïe. Des héros fameux illustrent une veine et une verve rabelaisienne qui met à mal les religieux bouddhistes par le ridicule et le grotesque.

Le comique est aussi intégré à la sphère sacrée du bouddhisme là où on ne l'attendrait peut-être pas : sur la chaire à prêcher des pagodes. La tradition offrait déjà quelques espaces comiques comme, par exemple, dans le récit-sermon de la dernière vie antérieure du Bouddha où un chapitre dépeint les caprices d'une jeune épouse et la lubricité pathétique de son trop vieux mari. Régulièrement aussi, certains bonzes émergent comme prédicateurs comiques.

Les caricaturistes d'aujourd'hui ne font donc que reprendre sous une autre forme – le dessin – un rôle d'humoriste qui a sans doute été toujours plus ou moins présent dans la littérature orale et écrite, dans le théâtre, et jusque dans l'homilétique. Simplement, ils prennent la liberté de développer ce sens de l'humour en sens de l'humeur, en satire, en dénonciation, opération qui était auparavant normalement exercée par les dévôts, du simple laïc au roi, en passant par les moines eux-mêmes.



Fig. 2 : Nop, « Défilé de bonzes hétérodoxes », *Bangkok Post*, 23 février 1995.



Cette prise en charge cumulée de fonctions auparavant séparées – la dénonciation et le comique – explique probablement pourquoi les caricatures du bouddhisme ne font rire jaune que certains bonzes et pourquoi, malgré la férocité de certaines d'entre elles, elles ne soulèvent pas de vagues de protestation généralisée.

### Les thèmes principaux des caricatures contemporaines

L'espace manque ici pour rendre justice à la variété des thèmes traités et des techniques employées. Je me limiterai aux thèmes les plus fréquents.

#### L'hypocrisie

Le travers le plus facilement traité est celui de l'hypocrisie : hypocrisie des moines qui arborent une conduite publique pauvre et vertueuse pendant qu'ils emplissent leur compte en banque ou entretiennent des maîtresses ; hypocrisie également des laïcs bouddhistes qui promettent d'observer les préceptes moraux de base alors qu'ils les bafouent régulièrement.



Fig. 3 : Phichan, « Le masque des bonzes !! : Plutôt mourir que défroquer - Se suicider est très déméritoire - Le nirvana, c'est le soi », *Sayam Rat*, 28 mai 1999.

Ainsi était dépeint un chef de monastère qui refusait de défroquer alors qu'il était accusé de soutenir des thèses hétérodoxes et de s'enrichir scandaleusement.

## La luxure

On s'en doute, la dénonciation des frasques sexuelles des bonzes est l'une des plus faciles, non seulement parce que leurs ébats scandalisent les pieux bouddhistes, mais parce que leur charge titille le public paillard. Les fautes d'ordre sexuel – plus précisément la pénétration d'une femme par un moine – constituent la première des fautes capitales entraînant l'expulsion immédiate de la communauté et l'impossibilité de redevenir religieux dans cette existence. Campés sur des fondements moraux, sûrs de disposer d'un public acquis à leur combat, les dessinateurs n'ont pas besoin de retenir leur crayon.



Fig 4 : Yaem, « Anormal ? », *Athit*, 10-16 février 1985.

La toge du moine reste le moyen préféré de laisser découvrir ce qu'il cache. Normalement signe de pauvreté, de détachement et de libération des sens, le saint habit religieux se voit dessiné à contre-emploi, se transformant ici en préservatif protégeant un bonze d'une analyse de sang pour une recherche de paternité, ou cachant ailleurs une mignonne pas farouche.

## La cupidité

La cupidité est radicalement contraire à l'état de religieux bouddhiste puisque le moine est étymologiquement un « mendiant » (*bhikkhu*). De plus, la cupidité est souvent assimilable au vol qui constitue la deuxième des quatre



fautes capitales entraînant l'exclusion de la communauté. Les caricaturistes épinglent donc constamment les bonzes qui se signalent par une accumulation et un usage de biens monétaires, mobiliers ou immobiliers, dont la plupart des laïcs ne peuvent que rêver. Ils ont beau jeu de comparer le Bouddha de la première heure à ces disciples de la dernière qui roulent en Mercedes, commandent des petits plats, ou possèdent en leur nom propre les titres de propriété des terrains de leur monastère ou de leur mouvement.

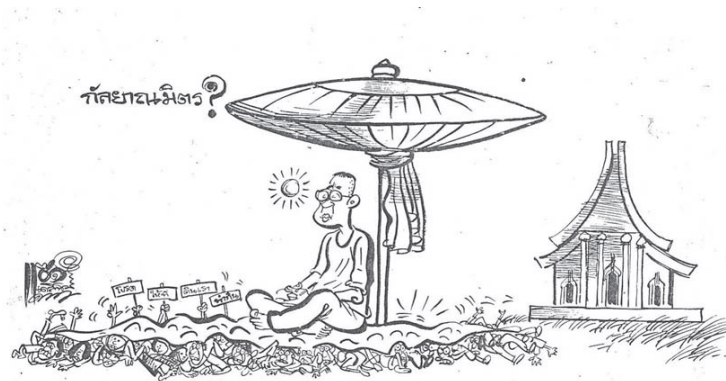


Fig. 5 : Aet, « Ami spirituel ? », *Daily News*, 12 avril 1988.

Ainsi était épinglé un monastère accusé par les médias d'avoir forcé de pauvres paysans à vendre à bas prix les terrains environnants.

## Le mensonge

Le mensonge est évidemment un acte répréhensible pour tout un chacun, moine comme laïc. Mais pour les moines, le mensonge qui consiste à se prévaloir sans fondement de connaissances et de pouvoirs surnaturels constitue une des quatre fautes entraînant l'exclusion de la communauté. Les caricaturistes tournent donc en ridicule la prétention de certains bonzes à posséder des pouvoirs spéciaux et, comme en regard, la crédulité de leurs dévôts.

## L'impuissance des autorités à sévir contre les bonzes coupables

J'ai dit plus haut que les caricaturistes se voient comme les successeurs des rois réformateurs. Leur férocité dénonciatrice est accentuée par l'apparente impuissance des autorités politiques et religieuses contemporaines à sévir contre les bonzes coupables.



Fig. 6 : Nop, « Un Premier Ministre à la bouche cousue », *Bangkok Post*, 23 mars 1995.

Ainsi, dans l'affaire d'un bonze accusé de frasques sexuelles, un Premier Ministre fut montré baillonné parce que, se retranchant derrière des principes juridiques, il ne dénonçait pas explicitement le coupable.

### **La nécessité de la réforme**

D'une manière générale, toutes les caricatures apologétiques prônent implicitement la nécessité d'une mise au pas des bonzes et, plus largement, l'avènement d'un bouddhisme plus éclairé. Mais certains dessins traitent ce thème d'une manière explicite, comme par exemple avec un bonze qui tient un balai ou un autre qui dégage l'image du Bouddha de toiles d'araignée.

### **Conclusion**

Alors que, par devoir et profession, les autorités religieuses devraient être les premières à dénoncer les manquements de leurs confrères et la superstition de leurs ouailles, puis à sévir, c'est la société civile, par la plume des dessinateurs, qui s'arroge et revendique ce droit comme un devoir.

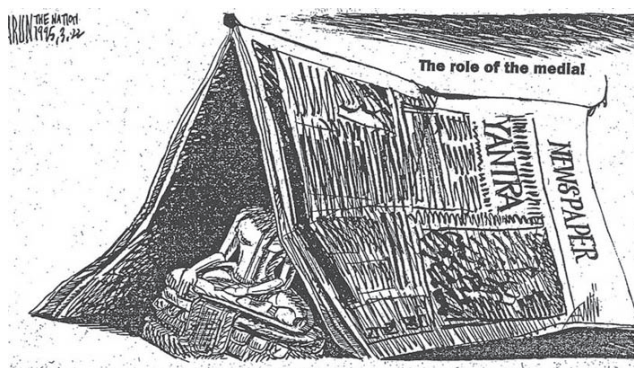


Fig. 7 : Arun, « The role of the media! », *The Nation*, 22 Mars 1995.

Ce dessin exprime magnifiquement la justification que les caricaturistes donnent aux bouddhistes dénonciateurs de scandales : le Bouddha est abrité par un journal qui flétrit un religieux. Or ce journal est plié en forme de toit de pagode. En clair : l'institution bouddhique – la pagode – n'assure plus la protection du message du Bouddha et c'est la presse qui joue maintenant ce rôle.

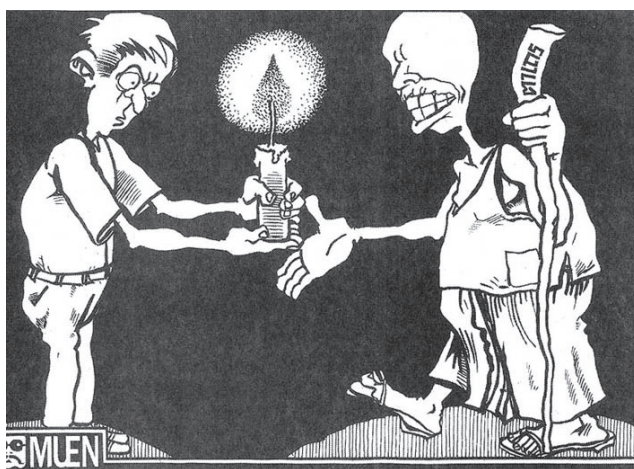


Fig. 8 : Muen, « La transmission de la connaissance », *Matichon*, 18 mai 1999.

Cette fonction apologétique est revendiquée peut-être encore plus explicitement pour la société civile dans son ensemble par ce dessin où c'est un laïc qui remet le cierge de la connaissance et peut-être de l'Eveil à un bonze. Ici, les religieux ne sont pas des éteignoirs mais, âgés, ils ont perdu la lumière et ce sont les jeunes laïcs qui la leur transmettent alors que, traditionnellement, c'étaient les bonzes qui étaient les dépositaires et les passeurs de savoir.

Au-delà des apparences et du premier degré, les caricatures ne dénoncent pas seulement les religieux, elles dénoncent également l'ensemble de la société thaïe qui ne les vénère que pour l'habit, qui ne les nourrit que pour bien renaître, et qui les croit fermement, même quand ils sont escrocs ou charlatans de pacotille. Elles dénoncent aussi la classe politique qui tantôt exploite, tantôt craint les religieux bouddhistes, sans avoir ni la force de pratiquer les vertus qu'ils prêchent, ni le courage de dénoncer les vices qu'ils cachent. Mieux ou pire, ces trois classes, le clergé, la noblesse politicienne, et le tiers-état des *quidam*, sont souvent mis par les dessinateurs sur un pied d'égalité, celui de l'hypocrisie, de la corruption, de l'attachement à l'argent et aux honneurs. C'est peut-être en cela que la plupart des humoristes et des caricaturistes thaïs de la religion se distinguent de leurs homologues occidentaux. Mis à part ceux qui militent par l'image pour un mouvement religieux sectaire et qui sont évidemment sûrs d'avoir raison, seuls contre tous, la plupart des caricaturistes ne sont guère manichéens, contrairement à leurs cousins européens. Dans leurs petits dessins, tout le monde en prend finalement pour son grade. Un peu comme si l'Infâme était en chacun et pas seulement dans l'autre, comme si le démon de l'un reflétait celui de l'autre, comme si les grimaces de celui-ci mimaient celui-là.

Pour terminer, permettez-moi de revenir en Europe et de me demander, – de vous demander –, s'il ne vaudrait pas la peine que les spécialistes de la caricature antireligieuse fassent eux-mêmes preuve... d'humour et cherchent s'ils ont de quoi donner un peu de chair, pardon, un peu d'image et de couleur à ce concept encore élastique de « caricature apologétique » dont j'ai tracé quelques contours en milieu bouddhiste un peu exotique. Car, des prophètes d'Israël inspireurs aux catholiques critiques de *Témoignage chrétien*, en passant par Jésus chassant les marchands du temple, par les musulmans descendant d'Omar Khayyam, ou encore par les protestants fils de Luther, il me semble que ce concept apparemment contradictoire et irréal de « caricature apologétique » pourrait constituer un fil, ténu peut-être mais solide, de la trame des plus grandes traditions religieuses, à moins qu'on ne préfère le voir comme un filigrane trop subtil que les gros traits de la caricature satirique récente ont jusqu'ici empêché de distinguer.

Chiang Mai, Thaïlande